

L'OUVREUSE

La première mineure à avoir refusé le huis clos à ses violeurs en 1985, incarne le refus du silence trop longtemps imposé aux victimes.

— « Je me suis réveillée il y a quinze minutes. Désolée, je suis complètement décalée avec cette pandémie. On peut repousser ? » Je retrouve Claudine Cordani deux heures plus tard. La voix de l'ancienne journaliste est toujours rauque, rien à voir avec son réveil tardif. C'est sur Twitter que je l'ai découverte. Depuis le 6 juillet, elle appelle chaque jour à la démission de Gérald Darmanin, le ministre de l'Intérieur, accusé de viol. « Ridicule » ou « prétentieuse », ses détracteurs lui reprochent



CLAUDINE CORDANI



l'arrogance de penser qu'elle peut faire changer les choses avec ses 9 000 abonnés. « Ma mère, je ne la suis pas sur Twitter mais elle sait se faire entendre », complimente sa fille Mila, 20 ans.

Grande gueule ? « Certainement ! C'est très féministe d'oser parler, c'est courageux », analyse celle qui considère qu'elle ferait « une bonne politicienne ». C'est non sans fierté qu'elle dévoile être démarchée par certains partis, jusqu'en bas de chez elle. Pétitions, tribunes, proximité idéologique avec Julien Bayou, secrétaire national d'Europe Écologie Les Verts, qu'elle détaille dans son livre ; elle a déjà un pied dedans.

Claudine Cordani a été la première mineure à refuser le huis clos à ses violeurs, en 1985. Un an après le viol collectif dont elle est victime, elle exige de laisser les portes des assises – les huis – grandes ouvertes : « La honte, c'est pas pour moi ! », clame-t-elle encore trente-cinq ans plus tard. « Cette attitude radicale m'a impressionné », note le juge d'instruction chargé de l'affaire, Jean-Pierre Getti.

La jeune femme décrit l'horreur et la société ne peut plus tirer les rideaux. Le 2 février 1984, Claudine Cordani émerge de la bouche du métro Stalingrad à Paris pour rejoindre ses amis lorsque deux hommes la menacent avec une arme et assurent vouloir « niquer la bourgeoisie » à cette fille d'ouvrier âgée de 17 ans. Les agresseurs la violent sur les bords du canal, la brûlent au visage avec des cigarettes et lui urinent dessus. « Peut-être est-ce à ce moment que le corps se met en veille pour éviter que le cœur lâche », écrit-elle dans son livre.

Ce n'est pas fini. Ils l'emmènent dans un appartement où attend un troisième homme. Sur la route, personne ne vient en aide à l'adolescente terrorisée et trempée alors qu'il ne pleut pas. « Désormais, elle ne laisse rien passer, elle intervient dans la rue dès qu'une femme



© Taha Gueffaf - Photomontage Hugo Lallier

est embêtée », confie son ex-compagnon. Dans l'appartement, les complices la violent pendant plusieurs heures. D'autres hommes frappent finalement à la porte. Ils ont eu une altercation plus tôt avec ses agresseurs et livrent à la jeune femme les noms des coupables pour lui permettre d'être rapidement prise en charge par la police.

L'histoire de Claudine Cordani n'avait et n'a toujours rien de banal. Elle est agressée dans la rue (comme 12 % des viols recensés par une enquête de l'Ifop et de la fondation Jean Jaurès en 2019), par des inconnus (17 % des cas), elle porte plainte et ses bourreaux sont condamnés. Seulement 10% des procès mènent à une condamnation. À peine quatre ans après la criminalisation du viol par Gisèle Halimi, elle soutient que l'ombre est réservée à ceux qui évoluent derrière les barreaux.

« *On ne choisit pas de s'exprimer au hasard.* » Typographe puis secrétaire de rédaction, Claudine Cordani retravaille et illustre les récits. « *J'ai aimé le journalisme autant que j'en ai souffert* », souffle celle dont la vocation est née d'une interview lors du procès. Elle raccroche à 51 ans. En conflit avec son employeur, elle le poursuit aux prud'hommes.

Il y a toujours cette histoire qu'il faut exposer. Invitée sur France Inter par Giulia Foïs, elle publie avant son passage à l'antenne et en auto-édition 400 exemplaires de *La justice dans la peau*. « *Je reconnais en elle la fragilité et la grande gueule des survivantes mêlées au franc parlé à l'italienne* », me confie Giulia Foïs, qui livrera quelques semaines plus tard un témoignage

similaire, dans *Je suis une sur deux*. « *On attendait de moi ni paroles ni pensées* », écrivait Claudine Cordani en 1985.

Elle devait raconter l'enfance heureuse dans une famille italienne qui n'écrit ni lit le français, l'adolescence studieuse, le viol et le traumatisme, la reconstruction, l'apostasie après que le père Guy Gilbert, « *curé des loubards* », a défendu ses violeurs à la barre, puis les engagements et la fierté. « *C'est presque un manifeste* », précise-t-elle dans son haut imprimé léopard, qu'elle porte également sur la couverture du livre. Un manifeste écoféministe pour « *commémorer le vivant* ». Les femmes y sont des « *arbresses dans la ville* » : sans entraide dans un monde qui n'est pas fait pour elles, elles ne survivent pas. « *Pour pousser, je me débats* », chantait Maxime Le Forestier en 1972, mais l'écologiste préfère Elvis Costello et son *Everyday I write a book* de 1983.

Ses combats s'accordent dans son association en construction, Planète antiviol. Une structure mixte, loin de la misandrie revendiquée comme outil de défense et de décharge émotionnelle. « *Le discours haineux n'allait pas m'aider à me reconstruire.* » Elle rejette les divisions « *débiles* » et s'affirme « *féministe radicale mais citoyenne nuancée* ». Une révolution sage, entre la rue et les réseaux sociaux.

« *Twitter... Disons qu'il y a à boire, à manger et à vomir, convient la twittos compulsive. Pourtant j'y ai fait de très belles rencontres et noué des liens très forts.* » Quand elle ne parle pas, Claudine Cordani est écoutante bénévole. Elle lit les messages de personnes victimes

de viol et les accompagne. Une charge mentale lourde, qu'elle laisse parfois en suspens pour reprendre une bouffée d'air frais ou de fumée de cigarette.

Twitter, c'est aussi son journal intime. Elle y explique être au chevet de sa mère puis annonce son décès. Sur une table qu'elle lui a léguée, elle devient artiste. Sur toile, elle assemble des images féministes. En ce moment, elle honore Frida Kahlo. L'artiste mexicaine révolutionnait la peinture en se prenant comme objet de ses œuvres, maîtresse de son récit. Comme elle, l'art la répare. Son ex-compagnon la dit résiliente. « *La résilience, c'est faire d'une masse sombre qui aurait dû nous tuer quelque chose de vivant* », détaille-t-elle. Puisque ce monde ne lui correspond pas, elle en dessine un autre.

« *J'ai survécu au pire et décidé de vivre le meilleur.* » Pas de barrière. Claudine Cordani obtient un petit rôle dans un film français. La comédienne n'a pas fini d'ouvrir les portes de sa vie. Après l'adaptation espérée de son plaidoyer au théâtre, elle entame une série de livres pour répondre à Colette, l'écrivaine qui racontait sa mère dans les *Claudine*. Dans quelques semaines, l'artiste devrait exposer ses collages dans le XIX^e arrondissement de Paris, lieu de son enfance, de son viol, de sa reconstruction et peut-être, de sa notoriété. « *Je n'ai pas à devenir quelque chose, je suis déjà quelqu'un* », clôt-elle en remplaçant sa longue mèche blanche. —

FANNY RUZ-GUINDOS-ARTIGUE

5 DATES

1966 Naissance à Aubervilliers.

1984 Viol à Paris.

1985 Procès de ses agresseurs.

2017 Quitte le journalisme.

2020 Publication de *La Justice dans la peau*.